**Annie Ernaux, extrait de *La Femme gelée* - 1981**

|  |  |
| --- | --- |
| Macintosh HD:Users:Ghislaine:Desktop:ernaux.jpg | *Dans son autofiction, Annie Ernaux raconte l’histoire d’une jeune fille qui s’est mariée à un étudiant, tous deux pleins de théories idéales sur l’égalité des sexes mais vite ressaisis par les stéréotypes sociaux* |

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l’image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel. Qui pourrait encore m’attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s’enlise, doucettement. En y consentant lâchement. D’accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l’un de l’autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L’un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence.

Par la dînette. Le restau universitaire fermait l’été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l’extra, pas du courant. Aucun passé d’aide-culinaire dans les jupes de maman ni l’un ni l’autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu’il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m’imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l’aberration, le couple bouffon. Non je n’en ai pas vu beaucoup d’hommes peler des patates. Mon modèle à moi n’est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l’horizon, monsieur père laisse son épouse s’occuper de tout dans la maison, lui si disert1, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c’est tout. À toi d’apprendre ma vieille. Des moments d’angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé2, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu’il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multicolores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d’avant. Maintenant, c’est la nourriture corvée.

Je n’ai pas regimbé3, hurlé ou annoncé froidement, aujourd’hui c’est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l’écume d’un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c’est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l’entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j’ai pensé que j’étais plus malhabile qu’une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j’essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, « pas commode » elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c’était glorieux d’être submergée d’occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s’interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c’est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s’agit pas d’être une braque4. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d’être la nourricière, sans me plaindre. « Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu’au restau U, c’est bien meilleur ! » Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou. Moi je me sentais couler.

Version anglaise, purée, philosophie de l’histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c’est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d’agrément. J’ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j’avais choisi l’année d’avant avec enthousiasme. Pas eu le temps de rendre un seul devoir au premier trimestre, je n’aurai certainement pas le capes5, trop difficile. Mes buts d’avant se perdent dans un flou étrange. Moins de volonté. Pour la première fois, j’envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui, qui, au contraire, s’accroche plus qu’avant, tient à finir sa licence et sciences po6 en juin, bout de projets. Il se ramasse sur lui-même et moi je me dilue, je m’engourdis. Quelque part dans l’armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer. Mais oui, il m’encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me « réalise » comme lui. Dans la conversation, c’est toujours le discours de l’égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski7 et de la révolution algérienne. Il n’a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu’il a horreur des femmes popotes. Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d’organisation pour les courses, l’aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d’enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, « ma pitchoune, j’ai oublié d’essuyer la vaisselle... » tous les conflits se rapetissent et s’engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine8 tendrement, innocemment.

1. disert : qui s’exprime facilement et avec élégance.

2. meublé : appartement loué avec ses meubles.

3. regimber : protester, s’insurger.

4. braque (familier) : stupide, écervelé. Équivalent de « cinglé ».

5. capes : concours pour devenir professeur dans l’enseignement secondaire.

6. sciences politiques : école prestigieuse d’administration.

7. Dostoïevski : auteur russe (1821-1881). 8. dodiner (terme vieilli) : bercer, dorloter.

**Commentaire :** *Vous ferez le commentaire de l’extrait de* La Femme gelée *d’Annie Ernaux.*

**I. Étude proposée par le CNED**

 ***Quelques indications sur l’auteure :*** Annie Ernaux naît en 1940 à Lillebonne puis passe son enfance et sa jeunesse à Yvetot en Normandie, dans une famille d’ouvriers devenus ensuite petits commerçants (ils tiennent un café-épicerie). Ses études supérieures de lettres et son métier d’enseignante créent un clivage avec son milieu d’origine : par le savoir, elle est passée de la classe des « dominés » à celle des « dominants » ; le malaise qu’elle éprouve à l’impression de trahir les siens par sa culture croissante et la découverte d’autres modes de vie ou d’autres valeurs, le regard ambivalent qu’elle est obligée de porter sur ses parents, à la fois critique et admiratif, sont souvent évoqués dans ses livres. Elle publie en 1974 son premier roman, *Les Armoires vides* ; son œuvre devient de plus en plus autobiographique et explore son adolescence (*Ce qu’ils disent ou rien*, 1977) et l’ascension sociale de ses parents (*La Place*, prix Renaudot en 1984). Elle relate ses expériences de femme du XXe siècle, son avortement (*L’Événement*, 2000), l’échec de son mariage (*La Femme gelée*, 1981), une histoire d’amour (*Passion simple*, 1991), un épisode humiliant mais finalement fondateur de sa vie d’adolescente qui découvre la sexualité (*Mémoire de fille*, 2016). Tous ses livres, qualifiés par elle-même d’auto-socio-biographiques, mêlent l’intime et le social et atteignent au-delà du « Je » du narrateur, une portée beaucoup plus générale : « *Le Je que j’utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de « l’autre » qu’une parole de « moi » : une forme transpersonnelle en somme. Il ne constitue pas un moyen de m’autofictionner, mais de saisir, dans mon expérience, les signes d’une réalité.* »

Dans *La Femme gelée*, œuvre largement autobiographique, la narratrice montre les limites de l’émancipation féminine dans les années 60, pour comprendre comme une femme peut se trouver « encarcanée », dépossédée d’elle-même et de toutes ses aspirations. Mariée à un étudiant en droit pourtant plein de théories idéales sur l’égalité des sexes, elle est vite happée par un conditionnement imposé par la société et voit sa vie confisquée par toutes les tâches ménagères qu’elle est finalement seule à accomplir. Le lecteur observe la jeune femme pleine d’enthousiasme et de curiosité pour les études et l’avenir, perdre peu à peu son élan, ses propres désirs de liberté et devenir comme tant d’autres une « femme gelée ».

***Quelques premières réflexions sur le texte :*** Les deux jeunes gens croient être le « *jeune couple moderno-intellectuel »* et tiennent « *le discours de l’égalité »* : ainsi dans le premier paragraphe, on peut relever le champ lexical de l’union : « *ensemble »,* « *la même pièce »,* « *unis, pareils »,* « *la ressemblance ».* La fin de l’extrait évoque également les théories de l’égalité dans le couple : égalité intellectuelle (« *on a parlé ensemble de Dostoïevski »)*, dans les études ou le travail (« *il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me « réalise » comme lui »)*, dans l’organisation des tâches matérielles *(« il a horreur des femmes popotes »)*. Cette égalité de principe devant la cuisine s’exprime aussi par le fait que ni l’un ni l’autre n’a été « prédestiné » par son éducation à l’assumer : « *Je ne savais pas plus que lui préparer un repas [...]. Aucun passé d’aide-culinaire dans les jupes de maman ni l’un ni l’autre ».* Cette égalité doit se concrétiser aussi dans le respect de la liberté de chacun (« *Intellectuellement, il est pour ma liberté »)*.

La narratrice constate avec une certaine amertume que le seul couple qui a mis en pratique cette égalité devant les tâches domestiques est celui de ses parents : « *Je revoyais mon père dans la cuisine »,* « *Non je n’en ai pas vu beaucoup d’hommes peler des patates ».* Pourtant, ce modèle est récusé par son mari, sans justification raisonnable, mais par le mépris et la dérision : « *Mes parents, l’aberration, le couple bouffon »,* « *ça serait cocasse, délirant, un point c’est tout »* ; il s’agit implicitement d’une différence de milieu social (la narratrice appelle son beau-père « *monsieur père »* pour souligner ironiquement son statut !) et de niveau intellectuel (« *lui si disert, cultivé »)*. Réapparaît ici le modèle traditionnel de l’homme instruit et cultivé et de la « *femme popote »*: *« monsieur père laisse son épouse s’occuper de tout dans la maison ».*

Le troisième modèle évoqué est celui des étudiantes mariées, mais qui reste assez flou, sans doute pour dissimuler la mauvaise foi et les renoncements qu’il a fallu « avaler »... La narratrice dénonce encore par l’ironie l’embrigadement de la société qui aliène ces jeunes femmes au point qu’elles considèrent comme une « *fierté »* et une « *plénitude »* le fait « *d’être submergée d’occupations ».* C’est ici le modèle de la « double journée » dans laquelle la femme qui veut faire des études, avoir un métier, pour son épanouissement personnel, doit accepter d’« *être submergée »* en assumant à la fois son travail à l’extérieur et ses tâches de « nourricière » que l’homme ne partage pas...

La réalité quotidienne est évoquée de façon extrêmement concrète et même brutale, essentiellement à travers la nourriture : Annie Ernaux utilise souvent des termes familiers (« *patates, la bouffe, petits pois cramés »* ) comme si le quotidien rappelait à l’ordre sans concession les deux jeunes intellectuels. Le texte est écrasé, comme la narratrice, sous une foule de détails matériels très précis, comme s’ils envahissaient les phrases souvent nominales par leur énumération : la cocotte, les casseroles, la vaisselle, le supermarché, « *des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe »,* « *les courses, l’aspirateur »...* Ces détails reviennent tout au long du texte comme une obsession qui est celle éprouvée par la jeune femme : « *Version anglaise, purée, philosophie de l’histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts »* ; cette phrase disloquée et presque incohérente dans sa syntaxe reflète la vie de la narratrice, elle aussi sans cohérence, dispersée entre toutes ces préoccupations.

Cette réalité envahissante et si matérielle vient marquer l’échec des idéaux d’égalité du jeune couple : toutes ces théories ne sont en fait qu’une façade, un simple cliché comme le dénonce l’expression ironique « *l’image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel ».* La narratrice joue d’ailleurs sur l’effet de chute dans le premier paragraphe en employant d’abord l’indéfini (« *l’un des deux »*) comme si les deux membres du couple étaient égaux et interchangeables, avant d’asséner brutalement l’irruption de la différence dans une phrase réduite à un mot : « *Moi ».* Cet idéal se limite chez le mari aux paroles ou aux pensées : « *le discours de l’égalité », « il m’encourage »,* « *il souhaite »,* « *il me dit et me répète »,* « *il établit des plans »,* « *intellectuellement, il est pour ma liberté ».* Les termes que l’on a relevés dans la question précédente sont brutalement contredits par les faits : « *ensemble »* = « *seule »* (deux fois) ; « *ressemblance »* = « différence » ; « nous deux » = « Moi », « À toi d’apprendre ». La réalité s’impose à travers une phrase brutale dans son oralité et sa syntaxe disloquée : « *le réel c’est ça, un homme, et qui bouffe ».*

Le réel met fin aux rêves d’égalité en faisant ressurgir la « *différence »* homme / femme, et aussitôt se pose la question « *Au nom de quelle supériorité »* ; l’égalité vole en éclats et un modèle se voit préféré à l’autre au nom d’on ne sait quelle hiérarchie : « *Le genre de ton père, pas le mien ! »,* « *Mon modèle à moi n’est pas le bon ».* On peut remarquer d’ailleurs que toutes les paroles au discours direct entre guillemets (sauf le *« pas commode »* des filles de la fac) sont celles du mari qui viennent toutes contredire ses théories égalitaires : *« non mais tu m’imagines avec un tablier peut-être ! », « Tu sais, je préfère manger à la maison... », « ma pitchoune, j’ai oublié d’essuyer la vaisselle... »* ; il s’agit sans doute pour Annie Ernaux de montrer l’inconsciente mauvaise foi de l’homme qui dissimule ses contradictions derrière l’humour ou la « *gentillesse »,* tout en étant parfaitement « *sincère ».* La « liberté *»* intellectuellement accordée s’est également dissoute dans la « *nourriture corvée »,* confectionnée « *sans joie »* comme une tâche obligatoire, « *jour après jour »...*

Finalement, le modèle traditionnel a repris ses droits et l’épouse se retrouve dans le rôle éternel de la « *nourricière* » et fait passer ses études après les obligations matérielles : « *Pas eu le temps de rendre un seul devoir au premier trimestre ».* Une hiérarchie se met en place dans le couple et les études ou la carrière de l’homme passent avant celles de la femme : « *Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, [...] pendant qu’il bossera son droit constitutionnel »,* « *j’envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui ».* La narratrice emploie à dessein pour évoquer ses propres études le terme « *arts d’agrément »* qui désignait la part culturelle réservée aux filles (musique, dessin...) dans l’éducation traditionnelle de la bonne société ! Insidieusement, chez la femme, c’est le modèle de la soumission qui a remplacé l’aspiration à l’égalité : « *Je n’ai pas regimbé, hurlé »,* « *sans me plaindre ».*

Au début, elle semble éprouver un violent désarroi devant cette remise en cause insidieuse de leur affirmation commune d’égalité et elle parle « *d’angoisse et de découragement »,* sentiments qui se manifestent par des questions : « *Pourquoi de nous deux suis-je la seule ? »,* « *Au nom de quelle supériorité »,* « *je me suis mise à en douter ».* Puis vient le « *ressentiment »* devant l’impression d’avoir été trahie et même « *humiliée ».*

Mais surtout, intervient la culpabilisation, ce que la narratrice qualifie de « *pire »,* car elle est la preuve même de l’aliénation : plutôt que de se révolter, « *regimber »,* la femme intègre complètement le modèle conjugal inculqué par la société et s’accuse elle-même de s’y conformer mal ; ainsi se traite-t-elle d’« *emmerdeuse »,* de « *malhabile »,* de « *flemmarde »* ou d’« *intellectuelle paumée ».* Elle discrédite ses aspirations et ses propres valeurs qui deviennent « *des histoires de patates »,* des « *bagatelles »,* des façons de « *couper stupidement les cheveux en quatre ».* La réflexion sur « *le problème de la liberté »,* la remise en question des modèles ambiants s’engluent dans le quotidien, et dans l’affectivité parfois infantile de la vie de couple : « *le rire, l’entente »,* « *la gentillesse du début de la vie commune ».*

Elle a dû passer par beaucoup de reniements ou de renoncements : le modèle de ses parents est dégradé (« *Mes parents, l’aberration, le couple bouffon »)*, ses aspirations et sa nature même sont bafouées (« *une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement »,* « *il fallait changer »)* ; elle doit renoncer à ce qu’elle croyait, comme le scande la répétition du participe « *fini ».*

Une fois que le chemin du renoncement aliénant et de l’acceptation du modèle est pris, elle se « *sen[t] couler »* : tous ses choix et ses aspirations d’avant ne la motivent plus, elle se sent « *moins de volonté ».* Écartelée entre toutes ses tâches, elle perd le goût des études, sans doute parce qu’elle n’en voit plus l’intérêt pour son avenir : « *Mes buts d’avant se perdent dans un flou étrange »,* « *Pour la première fois, j’envisage un échec avec indifférence ».* Même chose pour l’écriture qui est pourtant sa vocation profonde mais qu’elle laisse « *dormir »* dans l’armoire. On a l’impression que sa personnalité profonde se délite, n’a plus de ressort vital, comme l’expriment les verbes « *se dilue »,* « *s’engluer »* ; plus loin dans l’œuvre elle parlera de « *machine à se laminer toute seule »...*

Le titre de l’œuvre *La Femme gelée* trouve un écho ici dans une série d’images qui expriment l’engourdissement et la mort lente : « *s’enlise »,* « *couler », « se diluer »,* « *s’engourdir »,* « *s’engluer ».* Annie Ernaux veut montrer ici comment les aspirations féminines à l’égalité, la liberté, l’émancipation par les études, ainsi que ses capacités de résistance ou de révolte sont sapées en douceur, sans conflit ouvert (voir le champ lexical de la douceur : « *doucettement »,* « *nous dodine tendrement », « innocemment »)*, par l’engrenage du quotidien, par le poids des modèles sociaux, par la mauvaise conscience des femmes et la mauvaise foi des hommes...

L’écriture d’Annie Ernaux est singulière par différentes caractéristiques :

– Elle est proche du langage parlé avec l’emploi d’un vocabulaire familier : « *bouffe »,* « *emmerdeuse »,* « *patates »,* « *paumée »...*

– La syntaxe également est très libre et se rapproche de l’oral :

- absence de liens syntaxiques clairs : « *Comme nous sommes sérieux et fragiles, l’image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel »* : ce dernier groupe de mots n’a aucun lien grammatical avec le début de la phrase. Certaines phrases apparaissent comme disloquées, avec une succession de propositions ou de groupes de mots juxtaposés : « *Plus le temps de s’interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, /, le réel c’est ça, / un homme, et qui bouffe, / pas deux yaourts et un thé, / il ne s’agit pas d’être une braque ».*

- intrusion de discours direct sans verbe introducteur ni guillemets : « *La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz »* ; « *Quelque part dans l’armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer ».*

- beaucoup de phrases très courtes et sans verbe : « *Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance ».*

– Cette écriture est centrée sur le réel, le concret (voir le nombre des détails évoquant la nourriture). Elle procède par petites touches très précises et factuelles, au plus près du vécu.

– Elle est dépourvue de toute fioriture, sans effets de style, et ne cherche pas à faire de la « belle prose » ni de la « poésie » : les critiques ont parlé à son sujet d’écriture « plate » ; Annie Ernaux elle-même dit écrire « *au-dessous de la littérature ».*

Cette écriture peut produire chez le lecteur un effet de violence et de brutalité, par ces phrases courtes et saccadées, par la syntaxe malmenée, par l’invasion du concret et du matériel. Dans *L’Écriture comme un couteau* (2003), Annie Ernaux explique ainsi le lien entre sa façon d’écrire et son milieu d’origine : « *J’importe dans la littérature quelque chose de dur, de lourd, de violent même, lié aux conditions de vie, à la langue du monde qui a été complètement le mien jusqu’à dix-huit ans, un monde ouvrier et paysan. Toujours quelque chose de réel ».* Il s’agit pour elle de raconter au plus près des souffrances vécues, sans jamais les édulcorer ni les embellir. Ce poids du réel et du quotidien fait de ses œuvres des écrits « à hauteur d’homme », dans lequel il peut se projeter ou retrouver ses propres expériences : c’est ainsi qu’Annie Ernaux, en racontant sa vie, raconte aussi celle des autres et atteint une dimension universelle.

Le style factuel et sans détour donne au lecteur une impression de vérité et de sincérité qui ne cache rien ; l’émotion s’exprime rarement directement, mais à travers des expressions simples et fortes (« *je suis humiliée »,* « *je me sentais couler »* ). L’auteur fuit la sensiblerie et l’apitoiement, et nous touche d’autant plus ainsi : « *Je ne cherche jamais à faire pleurer. Je ne suis pas du tout dans la recherche de l’émotion, mais j’écris à partir d’une émotion fortement ressentie. »*

|  |
| --- |
| **Un plan possible pour le commentaire :****A. Une écriture qui rend compte de la réalité quotidienne et triviale dans un monologue intérieur et un récit itératif**1. Le choix de l’oralité dans une syntaxe libérée2. La brutalité envahissante de la réalité quotidienne et triviale3. La force de la sincérité**B. La mise en opposition de la réalité contre les principes**1. Différents modèles en rivalité2. La différence entre les paroles et les actes3. La défaite de la femme**C. La suggestion de la souffrance d’une « femme gelée », sans pathétisme**1. L’engourdissement2. L’aliénation dans le conditionnement3. La « mystification » : la « servitude volontaire » |

**II. Commentaire proposé par Myriam parfois naïf et paraphrastique, mais exploitable, avec un plan intéressant. Modifié très largement par GZ.**

http://lewebpedagogique.com/asphodele/2014/01/28/premieres-annie-ernaux-la-femme-gelee/

***Les deux propositions, qui se complètent, doivent être apprises***

INTRODUCTION :

« **On ne naît pas femme, on le devient** » affirme avec provocation Simone de Beauvoir. Philosophe et écrivaine, elle n’a cessé de défendre la cause des femmes et s’est attachée au combat, toujours vivace, sur la condition des femmes.

Cette revendication de l’égalité entre les hommes et les femmes est souvent restée théorique. Mais des écrivaines comme Annie Ernaux ont voulu montrer le quotidien auquel les femmes sont soumises. Dans son autofiction ***La Femme gelée*** publiée en 1981, qui mêle la narration au monologue intérieur, elle raconte l’histoire d’une jeune fille qui s’est mariée à un étudiant ; si tous deux proclament des théories idéales sur l’égalité des sexes, ils sont vite ressaisis par les stéréotypes sociaux. Cette jeune étudiante se trouve ainsi seule à accomplir les tâches domestiques.

Quelle image, dans cet extrait, Annie Ernaux nous transmet-elle de la femme à la fin du XX° siècle ?

Nous verrons que l’extrait présenté nous montre d’abord une égalité théorique, vite remplacée par un modèle dicté par la société, qui aboutira à l’image et la situation angoissantes de « la femme gelée ».

**I/ UNE ÉGALITÉ THÉORIQUE ENTRE LES SEXES**

**1) Une image idéalisée**

Les premières lignes de cet extrait nous donnent une image d’un jeune couple uni. Annie Ernaux utilise ici le présent de narration pour essayer de restituer un moment itératif du récit. Dès le premier paragraphe, les pronoms personnels « **nous**», répétés à trois reprises et « **on**» sont des éléments qui marquent l’unité. « **Unis, pareils** » montre cette unité entre ces deux jeunes qui reflètent «**une image attendrissante du jeune couple moderno- intellectuel**». « **On travaille ensemble** », « **sérieux et fragiles**», c’est l’image du couple que nous donne Annie Ernaux.

**2) Le discours égalitaire**

« **Il m’encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof** » exprime le désir du mari : que sa femme devienne ce qu’elle souhaite. Chacun se forme pour se réaliser dans un « **discours d’égalité** ». Cependant, on discerne une certaine ironie : « **que je me  « réalise » comme lui** » suppose alors la supériorité du mari, il l’« **encourage**», il n’y a alors plus de « **discours d’égalité** ». Cela suppose alors que lui a réussi, pas elle. Même si «**intellectuellement, il est pour ma liberté** » et qu’«**il a horreur des femmes popotes** », le partage des corvées entre eux n’est pas respecté. On peut remarquer une antithèse entre « **il établit de plans d’organisation pour les courses, l’aspirateur**», ses plans et ses actes, ses paroles : « **j’ai oublié d’essuyer la vaisselle**».

**3) Les premières fêlures**

Le premier portrait du couple donné est extrêmement positif. On les représente tous les deux assis, en train de travailler ensemble. L’écrivaine donne une impression d’harmonie conjugale «**la cocotte-minutes chantonne sur le gaz**». Ce premier tableau donnant l’image d’un couple idéalisé, au chaud, est très vite rompu par « **la sonnerie stridente** » du compte-minutes. Le «**compte-minutes** », symbole du temps, détruit l’image du jeune couple idéal. Couple qui deviendra en opposition, avec, finalement, la femme gelée. L’allitération en [**s**], «**sonnerie stridente** », casse la chanson de la cocotte-minutes.  « **Si utile vous verrez** » : la citation de la personne qui l’a offerte symbolise le problème de la cuisine qui va diviser le couple. Les pronoms « **nous**» et « **on**» deviennent alors « **je** » et « **moi**». « **Moi**», phrase nominale, contraste avec la phrase précédente : longue phrase avec une accumulation d’événements. L’allitération en [**p**] mime le rythme répétitif qui marque le quotidien. Quotidien qui finit par prendre toute l’importance, et par tout envahir. Les verbes d’action « **arrête la flamme** » , « **attend**», « **ouvre**», « **passe**», « **revient**» montrent le temps que faire la cuisine prend ; c’est la narratrice qui agit : « **Moi**». La «**flamme** » qu’elle « **arrête**» peut aussi sous-entendre une métaphore : «**la flamme de sa passion** » est « arrêtée », éteinte, tuée.

**II/ UN MODÈLE, UN MOULE, IMPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ**

1**) Les modèles parentaux et sociaux**

L’attitude des deux jeunes mariés est influencée par les codes parentaux. Alors que les parents d’Annie étaient épiciers, son père « **pelait des patates**», portait « un **tablier**». Contrairement aux parents de son mari : son père «**est si disert, cultivé** », et sa mère « **s’occupe de tout dans la maison**». Nés de parents de conditions sociales opposés, elle, d’un milieu modeste, lui, beaucoup plus aisé, leurs habitudes sont différentes. Le mari se comporte comme son père, il est disert ; il en a le discours, les paroles mais non les gestes. La différence d’origine sociale crée une opposition dans le jeune couple.

**2) L’attitude ambiguë du mari**

Influencé par le modèle paternel, refusant un tablier, le mari cherche des excuses : « **ma pitchoune j’ai oublié la vaisselle…** ». « **ma pitchoune** », surnom hypocoristique qu’il donne à sa femme permet d’adoucir  la situation et de se faire pardonner plus facilement. Pour autant, il la laisse « **se plonger dans un livre de cuisine** », « **seule**». Les seules paroles du mari sont rapportées au discours direct.

Il l’encourage : «**je préfère manger à la maison plutôt qu’au restau U**» mais son compliment est un mensonge puisque Annie fait « **des petits pois cramés** », « **une quiche trop salée** ». L’hypocrisie, entachée d’un soupçon de raillerie, permet de faire perdurer la situation. L’hyperbole « **bien meilleur** » souligne cette exagération de la réalité. Il est montré comme voulant lui faire plaisir, donc comme sous-entendant qu’elle continuera à cuisiner sans son aide. Alors que c’est elle qui fait la cuisine, il se permet de juger le père d’Annie « **le genre de ton père, pas le mien !** ». L’humiliation qu’il provoque en cultivant son complexe social provient de l’insistance sur l’opposition sociale de leurs parents « **mon modèle à moi n’est pas le bon, il me le fait sentir**». Tout le paragraphe est écrit avec vocabulaire oral, familier, qui dénonce, avec la trivialité des situations, le comportement choquant du mari. La domination de son mari passe par le fait que sa place n’est pas dans la cuisine. De fait, Annie s’absorbe dans le « **livre de cuisine** » alors qu’ils sont tous les deux des intellectuels et qu’ils aiment tout autant les livres, apprendre, étudier.

**3) La société autour d’elle : « les filles mariées »**

Absorbée par ce livre, elle est devenue « **la nourricière sans se plaindre** », ce qui suggère une relation plus maternelle que conjugale. Un processus de culpabilisation se développe : la narratrice s’interroge, essaye d’entrer en vain dans le modèle qu’on lui impose. L’échec est expliqué, sur un rythme ternaire dans un discours indirect libre, par ses prétendus défauts. « **J’ai pensé que j’étais plus malhabile qu’une autre, une flemmarde en plus […] une intellectuelle paumée** ». Ce processus de culpabilisation est suivi par une phrase très courte : « **Il fallait changer** », qui relève de l’injonction, d’une pressante obligation, comme d’une résolution à prendre. Résolution qui consiste à « **copier**», à « **savoir comment font les filles mariées** ». Rêve aliénant de s’intégrer dans ce modèle des femmes mariées, des «**filles mariées** » qui deviennent « **femmes mariée**s », termes qui soulignent avec un brin d’ironie la « plénitude », la dignité acquise. « **Pudeur**», « **mystère**» «**pas commode** » sont les termes utilisés pour ces « filles mariées », qui nient la difficulté et le prix élevé qu’elles paient, en opposition avec leur comportement « **air de fierté**», «**glorieux**».

**III/ LA SOUFFRANCE D’UNE FEMME GELÉE, INCERTAINE, ALIÉNÉE**

**1) Le passage de l’enfance à l’âge adulte**

L’expression «**par la dînette** », jeu d’enfants qu’on offre aux filles pour qu’elles apprennent à cuisiner, suggère le côté encore enfantin d’Annie. Le passage de l’enfance à l’âge adulte est particulièrement difficile pour elle : l’énumération des éléments de nourriture souligne son découragement, le dégoût de « **manipuler**», « **cuire**», qui sous-tend un problème d’anorexie, ce qu’elle est obligée de faire, provoque son angoisse. La précision réaliste à propos du meuble « **buffet** (qui appelle la « bouffe » par paronomase) **jaune canari** » crée une contradiction avec son enfance : la « **nourriture-décor**», « **les boîtes de conserve** », «**les bocaux multicolores**», « **la nourriture surprise** » sont des termes qui renvoient à l’enfance dans le café-épicerie familial. Une enfance terminée, d’où le mot « **Fini**» en début de phrase. La phrase « **Elle avait démarré, la différence**», proleptique, répète le sujet à deux reprises dans une construction clivée et permet d’insister sur cette différence. Différence de deux états : celui où elle ne faisait rien, où ses parents faisaient tout, et celui où c’est à elle de tout faire « c’est **à toi d’apprendre ma vieille** ». « Ma vieille », trivialité significative. Elle accepte un état de soumission, obéissant aux codes imposés par la société.

**2) Un processus long et insidieux**

Tout au long de cet extrait, le point de vue utilisé est un point de vue interne, celui de la femme. Cet extrait commence par le début de leur vie ensemble. Plusieurs compléments circonstanciels de temps indiquent les mois et les saison qui passent « **un mois** », « **trois mois** », «**le soir descend plus tôt** » nous laisse présager que c’est l’hiver », « **été**», « **jour après jour** », tous ces éléments sont caractéristiques du temps qui passe, et ainsi, de la situation qui s’aggrave. Elle se renferme sur elle-même, essayant d’être comme les autres « **filles mariées** », « v**ersion anglaise, purée, philosophie de l’histoire, vite le supermarché va fermer** » une phrase qui énumère en les mélangeant ses activités domestiques et ses études. L’assonance en [**e**] et l’allitération en [**s**] vont dans le même sens. Ces procédés montrent la façon dont elle est déchirée, écartelée entre ses différentes obligations. Ses études ne deviennent alors, dans une ironie amère, qu’une distraction « **les études par petits bouts c’est distrayant**». Le plus important devient alors la purée, le supermarché… la cuisine.

**3) Une disparition progressive, douloureuse et angoissante**

Tout au long de cet extrait, on peut relever le champ lexical de l’eau qui devient de plus en plus important. Dans la métaphore « **me plonge dans un livre de cuisine**», l’idée de « **plonger**» implique une absorption et une concentration totales. Dans les verbes « **couler**», « **diluer**», il y cette métaphore de l’eau associée au temps implique une disparition totale, et elle devient « la femme gelée ». Le terme « **gelée**» renvoie à l’eau glacée, glaçante. Ainsi, elle va vers la mort : «**elle s’engourdit**». Alors que son mari, au contraire « **se ramasse sur lui-même** » : alors que celui-ci se forme, elle, disparaît. Le mari est représenté comme un animal qui se nourrit de la disparition de sa femme pour se former, pour mieux s’élancer. Sa vie, son quotidien prennent tellement plus de place que ses études, que sa volonté, elle aussi disparue. Les phrases « j’avais **choisi l’année d’avant avec enthousiasme** », «**mes buts d’avant se perdent** », « **moins de volonté**», « **j’envisage un échec avec indifférence** », «  **je n’aurai certainement jamais le CAPES**, **trop difficile**» prouvent la disparition de sa volonté, de son enthousiasme. C’est en lien avec « **l’armoire** », où «**dorment des nouvelles** », personnification qui peut sous-entendre sa personnalité à elle qui dort, ses volontés qui sont éteintes. La dégradation, la difficulté, le dégoût sont marqués de façon récurrente : « **peine**», «**sans goût** » et « **enthousiasme** ». Ses buts qui « **se perdent** » renvoient à quelque chose qui s’efface, qui disparaît. Et enfin « **moi je me sentais couler** » nous renvoie une image-choc où elle est submergée, en train de s’enfoncer, de disparaître.

**Conclusion :**

Ainsi, à travers des situations très concrètes saisies dans la quotidienneté conjugale, et une écriture orale en prise avec le réel, Annie Ernaux nous fait prendre conscience de la longue lutte des femmes, parfois contre elles-mêmes, pour parvenir à la vraie reconnaissance de leur égalité avec les hommes ; son écriture, riche de son expérience autobiographique, nous fait vivre de l’intérieur, avec pudeur et émotion, la douloureuse désillusion de cette jeune femme (en qui beaucoup peuvent se reconnaître) dont la foi dans de grands principes égalitaires se délite face à un quotidien de plus en plus écrasant et aliénant.